

Pour une éthique résolument ouverte **Entretien de Claire Nédellec avec Soun-gui Kim**

C.N : D'où vient ce désir d'être sur des champs de pratique très ouverts qui peuvent inclure aussi bien l'écriture, la photographie, la vidéo, l'installation, le son ? ...

S.G.K : C'est venu au fil du temps et sans que je m'en rende vraiment compte. Cela est probablement dû à cette idée qui m'est chère, de ne pas vouloir m'enfermer dans un système ou une règle. Le changement est toujours intéressant. Au cours de sa construction, chaque idée ou concept fait appel à un processus d'élaboration singulier, à une mise en forme qui lui est propre. Ainsi chaque projet est une occasion unique pour accéder à une nouvelle expérience et déployer de nouvelles interrogations. Je longe un chemin, là où le travail me conduit.

C.N : Cela participe d'un élargissement ou d'un recyclage de toutes ces acquisitions ?

S.G.K : Sûrement pas un recyclage, ni un élargissement, mais bien l'expérience d'un autre langage qui permet de répondre à des préoccupations. Chaque œuvre est un acte de remise à plat de ce qu'on a acquis. C'est "entreprendre" l'inconnu à chaque fois et recommencer... Il s'agit bien de privilégier "l'ignorance" plutôt que la connaissance.

C.N : Dans ce parcours, il y a eu des étapes assez déterminantes, je pense en particulier à l'installation 0'0"0" présentée en 1989 à Troyes. ¹

S.G.K : En effet 0',0",0" est une pièce importante pour moi. Elle a pu réunir, avec sa forme d'une simplicité dérisoire, une certaine somme d'interrogations complexes reliées à la question de l'image, de la "représentation" et des gestes qui se sont trouvés réunis. Un "jeu de langage" complexe, de "voir" et aussi de "ne pas voir". Une manière peut-être du retour à l'origine assimilable au chaos. A la manière d'un acte de mise à nu de l'image, de la pensée. "Mettre au niveau zéro" tous les gestes reliés à l'œuvre, notamment l'image vidéo (voir), son mode de représentation dans l'espace et dans le temps. Le zéro prend acte.

C.N : Cette réflexion agissait comme un catalyseur avec cette radicalité qui passait par la déperdition. Peut-on faire l'appel au regard "simplifié" ou "idiot", au sens où l'entend Clément Rosset ? ²

S.G.K : Plutôt une transformation et un changement qu'une déperdition. Comment peut-on perdre quand on n'a affaire qu'au vide ou au rien, "la vie de(s) eau(x)", "la Vide & O (s)" ou la "Vide & eu(je)" ? Avec le vide il n'y a rien à perdre ... que le rien. C'est important de retomber, à chaque fois dans la "simplicité primitive" ou dans cet état d'ignorance. En effet, on peut se rapprocher de ce regard "simplifié" ou "idiot" dont parle Clément Rosset, philosophe, dont la pensée me rappelle parfois, par son extrême éloignement, celle d'un sage chinois.

C.N : Après avoir touché le point 0 que peut-on faire ?

¹ 0'0''0'', installation présentée au centre d'art contemporain Passage à Troyes (1989) : trois moniteurs en glace sont posés sur un socle étanche en forme de base rectangulaire qui recueille l'eau. Trois micros contact sont installés en-dessous des moniteurs en glace. Les sons produits par le dégel et l'écoulement de l'eau sont amplifiés et diffusés dans le lieu de l'exposition.

² Clément Rosset : Le réel, Traité de l'idiotie (1977.Ed. Minuit)

S.G.K : Dès l'instant où l'on a découvert que le niveau zéro n'est autre chose que l'ouverture elle-même, c'est à dire le commencement, tout devient possible. Il faut y revenir à chaque fois pour recommencer.

J'ai aussitôt entrepris le travail de la photographie, plus précisément, sa forme primitive, le sténopé. La pièce 0',0", 0"', exigeait un certain nombre de gestes et de règles extrêmement élaborés ressemblant à ceux d'un alchimiste qui, à travers un processus technique "complexe et tendu", œuvre sur des matériaux qui ne sont autres que de l'eau ("0") et des instants fragiles et éphémères du temps dont la durée de vie coïncide avec la durée de "voir" (vidéo). Il fallait suivre étape par étape les différents états du(des) temps et aussi de l'eau dans leurs changements, leurs différents paramètres, les orchestrer et aussi les synchroniser. Le travail était passionnant, travail d'un véritable alchimiste du temps. Mais, il n'y avait pas de place pour la moindre erreur !

Quant au sténopé, contrairement à sculpture 0',0",0"' on a affaire à un processus de travail beaucoup plus "naturel" pour ainsi dire et la "non-maîtrise" du temps devient le catalyseur principal même de l'image. L'alchimiste est toujours présent mais son agir consiste principalement à laisser "prendre forme" les contingences reliées aux gestes primitifs de la lumière et du temps. Cette expérience du sténopé avec les boîtes déposées dans la nature, cette appréhension du temps où, là, rien ne peut être contrôlé... L'angoisse et la tension font alors place à l'attente et à la déambulation. On rentre ainsi dans le domaine de l'incertitude, du doute et de la non-maîtrise, et cela me convient très bien ! Mon travail d'artiste consiste désormais à laisser agir plutôt que d'agir, d'où la question intéressante de l'"incertitude de voir et de ne-pas voir". J'ai l'impression que je vois un peu mieux à présent... Cela touche peut-être quelque chose qui a à voir avec l'éthique. Autrement dit une éthique qui permet d'ouvrir définitivement la notion d'esthétique...

C.N : Avec toujours sous-jacente cette idée que le geste peut produire du sens ou vice-versa le sens qui produit la forme dans une circulation récurrente

Le geste est la couleur du paysage. Il est en continuelle transformation, donc toujours ouvert. En effet, je conçois une œuvre comme un geste ou encore une forme de vie qui, sans l'usage, n'aurait pas de sens. Quand on est en panne avec l'usage, on pose la question du sens, comme disait très justement un jour Yves Michaud.³

C.N : Le sténopé pose aussi de manière très singulière les limites de la représentation ?

S.G.K : Avec le sténopé on se retrouve dans l'origine du "voir" (vidéo), autrement dit, on se trouve dans le hors-champ, dans le domaine du flou, du doute et de l'incertitude. Tout flotte désormais et rien n'est plus clair.

C.N : Votre travail semble donc être composé autour de ces franchissements de limites qui provoquent des répercussions (au sens presque musical du terme) ouvrant sur d'autres expérimentations qui s'alimentent les unes par rapport aux autres... jusqu'à la répétition ?

S.G.K : Répercussion à la manière des échos qui, se répétant se renvoient l'un à l'autre. Pour cela il est nécessaire de re- "tomber à l'eau(0)" à chaque fois. Oui, la répétition au sens dont parle si bien Daniel Charles à propos de John Cage. "*L'acte est vierge, même répété*" disait René Char.

³ A l'occasion d'une conférence qui a eu lieu à l'école des beaux-arts de Marseille(MAC Marseille). 1998.

C.N : Prenons pour exemple ce projet d'exposition à Sallaumines ⁴qui illustre bien cette manière de travailler ⁴

S.G.K : “ Stock exchange ” est une pièce qui interroge son contexte dans le temps et dans l'espace. Autrement dit, l'actualisation d'un "dehors" qui lui permet d'avoir une forme. Dans le cas de l'exposition à Sallaumines, j'ai voulu mettre l'accent sur “ la valeur paradoxale ” : valeurs de la côte boursière, de l'art et aussi de l'utopie, d'une ville qu'est Sallaumines. Ville ouvrière et minière qui reste fidèle au régime communiste dont le budget pour la culture avoisine les 10 %. J'ai été frappée également par le bâtiment de la mairie, mélange incroyable entre architecture stalinienne, Disneyland et décor baroque !... Bref, un vrai de faux de copie de faux destiné à suggérer l'utopie d'une ville moyenne française. Cela m'intéressait de jouer sur ces différents paradoxes et ses codes de représentation.

C.N : Comment votre œuvre “stock exchange ” a-t-elle été réalisée et quel est le sens de ce travail ?

S.G.K : Cette pièce a été conçue au départ lors de la crise économique en Asie (1997) durant laquelle nous avons assisté à un bouleversement total non seulement du marché de l'art mais aussi de la société à tous les niveaux. Un véritable tremblement de terre du système de l'art et de la culture. C'était une situation féconde selon moi, un moment qui nous permettait d'interroger notre rythme de vie, le sens et la valeur. Et cela m'a donné un déclic. Il m'a été naturel de concevoir un travail à partir de ce paysage chaotique. J'ai commencé à m'interroger sur la “bubble-culture” de la Corée actuelle, société hyper-moderne faite de mélanges transversaux, dans le temps et dans l'espace, de toutes sortes de cultures et de valeurs, culture en mouvement accélérée par la nouvelle technologie et les média. Cette interrogation m'a conduit à élaborer des concepts et une méthode de travail pour une installation vidéo. Au cours d'une conversation et à l'occasion d'une correspondance avec Jean-Luc Nancy, cette expression — “Stock exchange ” — lui est venue ; il l'a prononcée en plaisantant. Cela a produit en moi un autre déclic et plusieurs idées et concepts se sont mis en place très rapidement, pour prendre la forme définitive que vous connaissez. “ Stock exchange ” est d'abord “un jeu d'interrogation ” : mettre en parallèle la valeur d'une œuvre et la valeur du marché à travers les flux boursiers sur lesquels repose le mouvement de notre monde actuel. A un autre niveau, “un jeu d'équivalence ” du sens et du non-sens, de la valeur absolue et relative, et aussi du réel et de la représentation. Le réel est ici en situation de représentation, et celle-ci est mise en piège par le premier : les deux s'inter-contextualisent l'un par rapport à l'autre et l'un à partir de l'autre. L'installation s'articule autour du jeu aléatoire des mouvements et des flux des côtes de la bourse : les images vidéo ont été réalisées d'après les valeurs du marché financier, et à partir des données des variations de la cotation boursière des monnaies : le yen japonais, le won coréen, le franc français, le dollar US ou l'euro. Selon ce que ces monnaies valent les unes et les autres, images et rythmes varient. Autrement dit, la forme de l'œuvre se dessine selon le mouvement des flux boursiers. Ceci en attendant le jour où l'inverse se produira.

C.N : *Jusqu'au brouillage de la réalité.*

⁴ L'œuvre est une installation vidéo. Elle a été présentée à La Maison du Lac, France (1999), à l'Art Sonje Center, Corée (2000) et à La Maison de l'Art et de la Communication de Sallaumines, France (2001) et à chaque présentation elle a pris des formes différentes.

⁵ Catalogue Stock Exchange / texte Jean-Luc Nancy (1999. Ed. Maison du Lac)

S.G.K : Possible, une sorte de paradoxe en mouvement à chute libre : la valeur absolue et relative se meut et se renverse, d'ailleurs comme pour les indices boursiers. D'où la fuite du sens dans tous les sens du sens et aussi du non-sens. Selon Jean-Luc Nancy : " aucune équivalence n'est possible entre eux. Mais c'est l'intervalle qui vaut, le partage sans commune mesure. L'échange rate indéfini d'une part, images finies de l'autre, capturant l'infini ? Deux captures de l'infini ? L'une contre l'autre ? " ⁵

C.N : *Si l'on pousse la métaphore un peu plus loin, que serait la spéculation dans l'art ?*

S.G.K : La spéculation suppose toujours une valeur sûre. L'art n'a de forme qu'en tant que "forme de vie". Comment peut-on spéculer ce qui meut, ce qui est indéterminé ?

C.N : *Quel est votre rapport avec le réel ?*

S.G.K : Je considère que "l'éthique et l'esthétique forment une et même question." ; seulement, on y expérimente avec des langages et des règles différentes. Les Anciens disent, "pour peindre le cheval, il faut devenir cheval ; pour peindre le bambou, il faut devenir bambou. "

Propos recueillis en mars 2001 à Vieils-Maisons (France)
